

56. Des teinturières sans tain

Auteur(s) : Sassine, Williams

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Citer cette page

Sassine, Williams, 56. Des teinturières sans tain, 1993/03/29

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3401>

Copier

Texte de l'article

Transcription

N° 56, 29 mars 1993 : « Des teinturières sans tain »

Nous étions à trois pour visiter Kindia, nous entretenir avec certaines responsables de coopérative féminine, connaître leurs problèmes, leurs besoins. Une journaliste de RFI, un de la RTG, un du Lynx.

L'aller fut sans défaut. D'ailleurs les carcasses de voitures calcinées ou aplaties le long de la route, nous conseillaient la prudence et au respect du code de la route, ce qui peut être aussi dangereux qu'une conduite insensée, dans ce beau pays de nos ancêtres. Des camions fumants, fumeux ou fumistes, en tout cas poussifs, nous doubleraient à droite, pendant que d'autres nous fondaient dessus en sens inverse, sur leur gauche. J'étais assis près du conducteur, à la place du mort. La journaliste de RFI, à l'arrière, fermait les yeux à chaque virage et n'arrêtait pas de répéter : « Kindia, c'est loin ? ». On la calmait comme on pouvait.

- Nous approchons de Coyah. Kindia, c'est juste cinq minutes après.

Heureusement qu'à force de se fermer les yeux, elle s'endormit. J'en

profitai pour lui prendre ses lunettes noires.

- Il ne faut pas avoir peur, m'assura le journaliste de la RTG. Moi je fais cette route tous les week- pour saluer mes parents. Si tu veux t'en sortir, il faut appuyer fort sur l'accélérateur, pour faire peur à celui d'en face. Bon ! Si ça ne marche pas, tu meurs, mais très vite. De toute façon, je roule doucement. Sa philosophie de la vie et de la mort, de Conakry à Kindia, valait bien celle de l'absurde Albert Camus. Je regardais le compteur à vitesse, il était à zéro. Peut-être qu'à 250 km/ heure, l'aiguille se réveillerait jusqu'à 10, et alors il verrait qu'on fonçait vers la mort.

- Je dois aller à l'étranger, reprit-il en allumant une cigarette. Tu me tiens le volant. Tu n'as qu'à tourner dans les virages.

Je me penchai le volant entre mes mains, l'accélérateur sous ses pieds, ses autres membres occupés à faire craquer une allumette dans le vent qui s'engouffrait. Heureusement que la RFI dormait !

- On n'est pas loin, m'affirma la RTG.

On était à 10 km du premier but, une coopérative de femmes fabriquant de la citronnelle, de la pâte d'arachide, de la confiture... Toutes de bonne présentation. Mais aucune femme. Seul un garçon baillait au comptoir.

D'après lui, les femmes étaient en ville. Où ? Il n'en savait rien. Quand reviendraient-elles ? Il n'en savait rien non plus.

- Est-ce que ce sont des femmes qui travaillent bien ici ? lui demandai-je ?

- Je n'en sais rien, répondait-il, moi je ne suis pas une femme.

Le reportage commençait bien. Dix kilomètres plus loin, on était à Kindia. Le représentant de la RTG locale avait sa porte fermée à la préfecture, on était en réunion.

Leur compteur d'électricité avait l'air d'une pieuvre sans tête. Pourtant comme dirait Galilée ça tournait, puisque leurs ampoules restaient allumées en pleine journée. Mais ils étaient tous sympathiques à la préfecture. C'est vrai qu'on était loin de Conakry, du gouvernement, de la surpopulation, des efforts inutiles d'Enelgui.

- Essayons de voir au moins la coopérative des teinturières.

On finit par retrouver les teinturières mais pas la teinturerie. Deux vieilles, des espèces de momies conservées par miracle, dont on ne pouvait serrer les mains sans les réduire en poudre.

L'une d'elles finit par nous faire comprendre avec un minimum de gestes pour ne pas tomber. « Au temps de l'ancien régime, on nous aidait. On nous a même donné un tracteur. Jusqu'à présent, nous sommes les meilleures teinturières de l'Afrique. Même de la Tanzanie, on venait nous voir... Mais aujourd'hui, regardez-nous Lanchatna veut pas nous aider. On peut le rembourser après. Notre commerce peut marcher... »

Je pensai malgré moi à Lant-Chat-na, préoc-cupé plutôt à donner à manger à ses chevaux et à ses cochons. La RTG continuait à traduire à la RFI, les doléances de la vieille. Elle s'énervait d'un coup : « Vous les journalistes, vous venez nous faire parler, mais il n'y a rien après ». Apparemment elle n'avait plus rien à nous dire. En sortant, je voulus regarder le bâtiment avec le regard de Lan-chat-nat sous des haussements d'épaules, mais j'étais un « Lynx » sans épaules galonnées et le regard plein d'étoiles.

Nous partîmes nous asseoir chez une vietnamienne à la bière fraîche. J'eus le tort de commander un beefteck (sic) en précisant que la viande soit battue comme on bat un voleur, à cause de mon unique dent de devant. La RFI demanda deux œufs au plat. Elle avait raison, quand mon morceau de viande arriva, elle aurait pu couvrir la table, large et longue, mais aussi mince qu'une feuille. On me

demanda où il fallait poser le manuscrit mangeable et on le posa sur une autre table.

La RFI éclata de rire. Un militaire venait de rentrer. En tous cas quelqu'un en tenue comme la Deuxième République. Il n'eut pas l'air d'apprécier qu'on soit gai, buvant et mangeant en plein mois de carême. Ensuite, il commanda un vin rouge et un plat de nouilles.

- Tu crois qu'on peut aider ces vieilles ? demanda la RFI d'un air tout à coup sérieux.

C'est comme si on demandait au bon dieu si on pouvait l'aider. Toutes ces teinturières au teint effacé par l'âge, avaient des enfants, des petits enfants. De regard délavé, et de leur avenir couleur indigne, que fallait-il en tirer ?

En sortant, je remarquai un chimpanzé attaché au bord d'un puits. Quand je lui tendis une banane, il eut l'air de me la rendre, comme s'il avait lu dans le « Lynx. La lettre d'un chimpanzé au président » Il prit la banane, à la façon d'un exilé interne prend son pays, tout doucement, tout lentement, en épluchant son fruit. Tout était si loin ! On avait dû manger ses parents. Que lui réservait une vietnamienne qui l'avait attaché au bord d'un puits ? Jouer en équilibre sur une corde, comme tous les clients du bar en fin de mois ? Rembourser pour s'endetter encore ?

Il était temps de partir. Une voiture nous dépassa. Il y avait deux passagers aussi dans le coffre arrière, les pieds débordant, le rire défiant. Dans un virage, on ne les revit plus. Quelque chose fumait tout au fond d'un ravin.

Hé kéla ! Je pensai encore à nos teinturières qui attendaient quelqu'un qui penserait à elles. J'eus l'impression qu'elles ne se regardaient plus pour ne pas se voir. Leur avenir était comme dans un miroir sans tain, qui ne retient rien.

Williams Sassine

Description & analyse

Auteur de l'analyse Degon, Élisabeth

Contributeur(s) Degon, Élisabeth (collecte et saisie)

Éditeur(s) de la fiche Degon, Élisabeth

Auteur(s) de la transcription Degon, Élisabeth

Informations générales

Langue Français

Cote Le Lynx, n° 56

Présentation

Date [1993/03/29](#)

Genre Documentation - Presse

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre

utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Elisabeth Degon](#) Notice créée le 30/07/2019 Dernière modification le 21/10/2025
